

Erri De Luca

En haut à gauche



folio

COLLECTION FOLIO

Erri De Luca

En haut à gauche

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

Gallimard

Extrait de la publication

Titre original :

IN ALTO A SINISTRA

© 1994 by *Erri De Luca*.

© *Éditions Gallimard*, 2012, pour la traduction française.

Erri De Luca est né à Naples en 1950 et vit aujourd'hui près de Rome. Venu à la littérature « par accident » avec *Pas ici, pas maintenant*, son premier roman mûri à la fin des années quatre-vingt, il est depuis considéré comme l'un des écrivains les plus importants de sa génération, et ses livres sont traduits dans de nombreux pays.

En 2002, il a reçu le prix Femina étranger pour *Montedidio*.

EN HAUT À GAUCHE

Antichambre

Durant une courte période de ma scolarité j'évitai tout contact avec la physique. Je n'avais pas encore mes objections actuelles, je ne demandais pas de laisser en paix l'atome, lui qui suivant son intention originelle voulait être indivisible. Le terme consacré par Démocrite était une invitation au respect de la limite. La physique de ce siècle s'est au contraire acharnée au démontage : sous terre ses édifices en cercle tourmentent la matière, broient sa poussière électromagnétique. Enfant, je ne pensais pas à ça, mais à la masse angoissante de nouveaux symboles, petits signes, initiales et à tout l'alphabet compliqué qu'une nouvelle discipline porte en soi, fière d'être illisible.

J'en avais assez des symboles. Aussi, les jours de physique, j'essayais sans succès de convaincre un camarade de classe d'aller se balader et finalement j'y allais tout seul.

Prendre un autobus à huit heures et demie et s'en aller loin de l'école : c'est comme goûter

du sang, une liberté féroce d'homme traqué. J'éprouvais de la répulsion pour la foule physique qui m'entourait. Je vivais dans une ville du Sud qui brassait le saumâtre de la mer, le soufuffle enfumé des raffineries, des moteurs, et l'âme sainte du café, ami des mouches. Toutes les muqueuses du corps étaient exposées à la contagion. L'espace d'une personne à l'autre n'était que bouillie d'air, comme celle du créateur mélangeant à la poussière sa sainte bave d'araignée fileuse. J'avais sur le visage une éternelle grimace, un rictus de dégoût qui plissait comme un museau les centimètres frontaux censés exprimer le caractère. La ville était un anneau dans le nez. J'avais un cartilage aussi sensible qu'un ulcère. Au printemps le pollen de la pariétaire m'étourdissait, mais du moins le collapsus de la muqueuse me laissait-il en répit. L'odorat était mon sens social et moi j'étais riche au mauvais endroit. Dans l'autobus de ma fuite de l'école je respirais le moins possible, expert en apnée à l'air libre comme un poisson.

Je ne tirais pas au sort la direction à prendre, j'allais toujours au zoo. Il ouvrait à neuf heures, j'étais déjà là, par n'importe quel temps. Le gardien en uniforme me grondait, menaçant de me faire accompagner chez moi par des agents de police. À cette époque, au cœur des années soixante de ce siècle, le moindre surveillant avait un uniforme et se sentait membre d'un ordre et titulaire d'un pouvoir. Un garçon qui faisait

l'école buissonnière commettait un délit. Si en définitive il ne faisait rien contre moi, c'était par paresse, non par manque de volonté. J'affrontais ses menaces en silence, attendant qu'il me rende mon billet, sans l'ombre d'un air de défi ou d'impatience, résigné au pire qui était toujours en suspens. Enfin j'entrais, je franchissais la grille qui séparait de la ville. Alors, mon nez relâchait ses nerfs contractés, je retrouvais une respiration régulière et mon visage rompait les rangs figés de mes traits. Plus rien ne me répugnait dans ce périmètre. J'étais enfin libre. Celui qui a de la liberté une idée de lieu illimité sent les choses différemment de moi. Liberté était pour moi rester dans un jardin clos, ou sur une île l'été : frôler des réclusions.

L'automne, je ramassais des baies tombées des eucalyptus dans l'allée de l'entrée. Je les retournais dans ma poche, frottant leur parfum sur mes doigts. Jouer avec ces petites boules me donnait une sorte d'apaisement : celui de ma grand-mère lorsqu'elle disait lentement ses prières les comptant sur les grains de son chapelet. Même si c'était la toute première heure d'ouverture et qu'il n'y avait encore personne, je ressentais l'angoisse d'être observé. J'étais à l'âge du singe gardien qui voltige derrière soi, non pas en signe de protection mais pour déranger et par esprit de contradiction. C'était l'âge des soi-même en pleine rue, des faux pas et de l'insomnie dans les gestes. À

la première barrière j'étais déjà libéré du syndrome du souffre-douleur qui marche, la moquerie inscrite dans son dos. À la première barrière j'étais chez les éléphants, j'étais arrivé dans le véritable lointain. Même dans la cavité du Vésuve je n'aurais pu être plus séparé du gras de la ville. Je l'appelais l'étrange onction, mélange de sel et d'hydrocarbures, solfatares et hauts-fourneaux.

L'éléphant venait de sortir de son abri et avançait vers la mare d'eau, balançant la barre hébété de son sexe entre ses pattes. Il me renvoyait à mes premières masturbations, ne pas savoir quoi faire, une abondance gauche, aucune pensée, rien qu'un mouvement aveugle. Avant ma première étreinte avec une femme et, si je vivais vieux, après toutes les autres, je resterais avec cette chair si centrale et si mal nommée. Queue, en ville aussi on disait queue, mais où étaient ses frétillements, où était l'agilité de la mienne cachée, déplacée en bas à droite. J'étudiais nos proportions, je calculais à vue de nez : pour ce qui était de la longueur par rapport au corps, je ne pouvais rivaliser, mais pour ce qui était du poids peut-être, la mienne pouvait correspondre à mes kilos comme la sienne à ses quintaux. L'éléphant était le premier enclos, le préambule. Je restais là les toutes premières minutes, je m'en allais alors qu'elle n'avait pas encore dégonflé.

Un peu plus loin les hippopotames avaient un étang et une cour sur laquelle donnait la balustrade des visiteurs. L'hiver ils renonçaient à sor-

tir, mais s'ils le faisaient c'était pour aller droit vers le public en ouvrant leurs mâchoires colossales, dans l'attente d'un bout de pain. Il y en avait qui apportaient du pain sec de chez eux. Aujourd'hui cette pratique est interdite et pourtant ce fut une bénédiction pour un enfant d'allonger la main avec un morceau de pain et de sentir la trompe délicate s'en saisir, lancer le quignon dans la bouche-grotte, grande ouverte en dessous. Béni soit le pain qui unit deux corps si éloignés et les garde l'espace d'une seconde dans le jeu d'équilibre de l'échange. L'hippopotame ouvrait sa gueule encadrée de quatre grosses dents et attendait avec sa bouche de grand-père édenté, patiemment. L'enfant jetait le pain dans l'ancre effrayante, moi j'aurais voulu déposer là mes livres. Devant moi, tout près, il y avait le plus vaste gosier de la terre. Seule la mer en abritait de plus grands. Je fermais les yeux, je respirais le souffle de cette gueule m'approchant d'elle le plus près possible. Je reniflais le mélange de bouse, de foin et de musc, sous ma paupière je sentais poindre une couleur, le bleu, qui allait recouvrir le noir tandis que j'inspirais. Le délicat de la ville, le petit nez maniéré des ruelles, se faisait hardi, un Tarzan qui planait sur la puanteur, sur la tiédeur, sur la fermentation d'une salive animale. Ce souffle sortait par bouffées de train à vapeur. Je reniflais comme je l'ai vu faire plus tard à certains drogués. J'inhalais les yeux fermés, étourdi. Adulte, j'aurais une femme,

nous respirerions nos odeurs les yeux fermés, comme je le faisais là. Elle ne s'étonnerait de rien de ma part. J'eus honte un matin de nos premiers enlacements, lorsque je laissai échapper un fort bruit de viscères. Elle, pour me consoler, le respira. Je crois l'avoir aimée pour cet esprit de courtoisie nasale. J'ai senti ses odeurs et elle les miennes, parfums mêlés de toutes les humeurs du corps qui diffusait l'encens sous la peau, sous les étreintes, les caresses, les cris, les grondements et tous les gargarismes des orgasmes. Je mettais ma tête dans la bouche de l'hippopotame béatement, car dans une autre vie j'avais été réchauffé dans une tanière par cette haleine, étendu sur l'herbe et lavé dans cette langue. Il y a des bonheurs absurdes et intenses qu'on découvre fortuitement. Ils arrivent par hasard, et on les recherche honteux, les yeux rejetés en arrière. En extase, j'inhalais ma dose d'haleine d'hippopotame : un opium d'ancêtres. Celui qui ouvre les voies de son sang pour glisser un peu de drogue dans son corps ne connaît pas ses propres béatitudes, il ne sait pas les produire.

Le souffle d'hippopotame durait le temps de ces heureuses secondes de patience, puis la bête refermait sa bouche. Je me ressaisissais lentement, d'abord par les yeux, puis dans le reste de mon corps. Alors je m'apercevais de l'appel matinal du lion.

J'y allais. Avant lui, je voyais le cactus gigantesque qui poussait dans un coin de sa cour. C'était

la plus belle annonce de désert, d'un lieu sans hommes. Il rugissait par haut-le-cœur vomissant son souffle, caillot de puissance qui se formait dans son ventre et remontait jusqu'à ses dents. Son estomac se contractait en cadence. J'arrivais et il était debout de l'autre côté du fossé, tourné vers un point de l'horizon, toujours le même, comme un coq à l'aube. Il appelait, appelait, pendant de longues minutes, et les lionnes le laissaient faire, étendues, insolentes. Il exhalait l'air par à-coups chauds, par crachements même, l'hiver une vapeur de poêle montait par sa gueule. J'étais loin, je sentais faiblement son odeur. Mon petit nez humain arrivait avec peine jusqu'à lui. J'essayais de le dégager en soufflant dedans, puis en levant mes narines à contre-vent, comme je les voyais faire. Un faible message de viscères acides, altérés par des repas réguliers, mêlé d'urine, parvenait jusqu'à moi. À un certain point d'âcreté il ressemblait à mon odeur, quand avant de dormir je portais à mon nez mes doigts imprégnés de mon aine. Je m'endormais aussitôt. Le lion a été la figure héraldique de ma solitude : pour son appel dans le vide, sans réponse. J'ai aimé ainsi une fille de dix ans plus jeune. J'ai aimé : non je l'ai seulement appelée. Je l'ai appelée d'un balcon, d'un bateau à rames, par dix lettres. Il n'y avait pas de cactus, mais des figuiers de Barbarie.

Quand il cessait de rugir, son estomac se contractait encore en mesure, mais il n'entraînait plus

sa voix. Enfant, j'étais certain de comprendre ce son, aussi l'appelais-je voix. J'étais persuadé que le lion disait son propre nom, le nom de son espèce, tous les jours : parce qu'il était vivant. Les bêtes prient de la sorte. Elles ont des rites qui ne servent à rien, à rien d'immédiat et de matériel. Le lion disait son nom pour inscrire dans l'air du jour nouveau sa signature difficile, rude, de créature vivante. Je le savais déjà car j'étais renfermé sur moi-même, dans le silence animal qui enveloppe les pensifs, les étourdis. Plus tard, j'ai lu des cas de malades catatoniques : je comprenais qu'ils s'étaient procuré le désert sans y aller et qu'ils avaient perfectionné ma tentation.

De l'espace des lions je passais aux chambres de sûreté des autres félins. Je ne m'apitoyais pas devant le gaspillage de force et d'agilité comprimées dans cet asile, mais quelque chose troublait ma vue lorsque la bête se déplaçait dans un parfait aller-retour, deux pas et demi, une pirouette, le long de la grille. Au cours de nos années de révolte, j'ai connu un homme qui, pendant les réunions, marchait de long en large dans le fond de la salle, d'un pas vif coupé de légers demi-tours. Il avait passé trois ans de sa jeunesse dans une prison militaire pour coups et blessures sur la personne d'un officier. Aller-retour souple, sans bruit, identique : la bête fixait un point éloigné au-delà des barreaux de la grille, une deuxième ligne derrière ma tête, sans jamais

faire de mise au point sur moi. Je cherchais son regard, il me dépassait. Si je me retournais, je ne voyais rien, elle non plus peut-être, mais ce qui était sûr c'est qu'elle ne voulait voir aucune première ligne. Adulte, j'ai retrouvé dans les yeux des femmes cette capacité de percée du premier plan, qui fait d'un homme un gêneur d'horizon.

Centre du temps : la cage des chimpanzés. Ils avaient un espace haut et large, des agrès de gymnase sauvage, troncs, cordes. Plus tard, je serais alpiniste, j'escaladeraï les rochers. J'ai connu la différence entre ça et grimper aux arbres. Un singe ne parviendrait peut-être pas à passer sur les étroites prises, les surplombs que j'ai franchis, comme moi je ne réussirais jamais à exécuter un parcours aérien dans les branches. Pourtant, dans les gestes qui me hissent sur les aspérités je cherche un peu de cette grâce, simple force retenue, morsure dans l'explosion d'énergie. Quand dans le noir de mes muscles je sens le calque d'un geste de chimpanzé, dépouillé d'effort et de dépense excessive, alors un serpent de bonheur se déroule dans mes entrailles. Ce geste a cheminé en moi sans que je l'aie étudié, au cours d'un voyage naturel allant de la mémoire enfantine à une chaîne de muscles adultes. Singe est cette membrane du cerveau qui donne des ordres en caoutchouc et fait osciller le corps au-dessus d'un vide avec indifférence et précision. Les chimpanzés présidaient à mon corps, maîtres d'élégance que je tentais d'appliquer la traduisant en

technique. Devant leur grande cage un garçon échappé de l'école avait les yeux bien ouverts et regardait, comme on laisse une fenêtre ouverte pour faire entrer l'air d'une journée de soleil hivernal. Je gardais les yeux ouverts, les chimpanzés y entraient et fouettaient l'air de ma chambre, porteurs de mouvements qui s'animent en rêve, quand le corps pèse moins lourd. La vie de leurs vols n'était pas que vie, ni qu'application d'énergie aux appuis et, entre les appuis, à l'air : ils décrivaient une géométrie infaillible pour les yeux vides d'un enfant en fuite. L'odeur de la cage était celle de fruits gâtés, de cacahuètes grillées, de puces mâchées, rien qui ressemble à celle de nos aisselles après une compétition ou un jeu. Ils se touchaient les uns les autres en signe d'une entente que j'ai bien rarement retrouvée chez les hommes : avec propriété de sens et de distances, comme nous tentons de le faire avec les mots.

J'allais d'une espèce à l'autre par simple désir de passer mon temps devant eux. J'étais bien plus récent, le présent face à leur passé antérieur qui se tarissait dans la prison du jardin. J'étais un « à peine » qui remontait tout juste au sourire blanchi d'un grand-père.

Je rencontrais quelques couples d'humains en quête d'intimité. Les Adam et Ève étaient expulsés tous les soirs de l'enceinte, à l'expiration de leur billet. J'observais ces passants doubles, dressés au même pas comme un cheval à l'amble, en

quête d'isolement. Ils regardaient leurs pieds, puis leurs yeux, puis à nouveau leurs pieds. Certains engageaient en même temps la conversation, d'autres marchaient comme liés par des menottes aux poignets. Quant à moi, je l'aurais juré : jamais. Mais, moi aussi j'ai eu la bouche sèche et des yeux de merlan frit à côté d'une fille, avec l'air assuré d'un prétendant.

Dans le jardin, les passants étaient l'espèce, tandis que les prisonniers étaient les exemplaires, uniques, même quand ils étaient en groupe. Les bêtes étaient le résumé d'une variété, nous la répétition d'un thème. Dans le jardin, j'étais un cas banal d'homme et les animaux me regardaient comme moi je regarde une foule : sans voir personne en particulier. Soudain une dispute éclatait dans une cage : des coups rapides, calculés, partaient et s'arrêtaient aussitôt. Je me suis trouvé dans bien des bagarres : je n'ai jamais eu cette rapidité d'attaque ni cette vivacité à m'en dégager. Lent à réagir, le dernier à m'éloigner, je ne posséderais jamais le secret de leurs règles de combat : même s'il était mortel, il préservait l'essentiel en fondant une suprématie sur l'épargne de sang.

Dans le vivarium, à l'abri, il y avait le bassin du crocodile. Je me penchais au-dessus de lui, il était près de l'eau, deux mètres plus bas, toujours immobile. Si j'ai un regret de ce temps-là, c'est de ne pas avoir franchi la limite, de ne pas être tombé jusqu'en bas pour taquiner l'immobilité.

Certes par peur, mais du gardien, pas de l'animal, d'être découvert plus que d'être attaqué. Mon cerveau bouillait contre l'appel de cent surveillants, agents, automates d'un unique uniforme, camisoliers de force. Je ne redoutais pas les couteaux aux dents desquelles je pouvais échapper, mais les cris, les injonctions qui m'écorcheraient les oreilles. À ses propres terreurs on comprend quel genre d'avenir se prépare. Bientôt le sursaut, le coup de pied de mule d'une génération me pousserait à me mettre en marche contre les personnages en uniforme qui avaient tant encombré mon enfance.

Les jours de pluie je restais dans cet abri, près de la vitre des serpents. Il y avait toujours un lambeau de mue de leur peau. Telle était aussi mon époque, une croûte à gratter, dans l'attente de la neuve, loin d'ici, du Sud des onctions. Je disais adieu aux cages, vers midi.

« Sortie » de là voulait dire entrée : me fourrer à nouveau dans le trou de la ville, lubrifié comme un suppositoire.

Aux Éditions Verdier

UNE FOIS, UN JOUR (repris sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT, « Folio » n° 4716 et sous le titre PAS ICI, PAS MAINTENANT / *NON ORA NON QUI*, « Folio bilingue » n° 164).



En haut à gauche

Erri De Luca

Cette édition électronique du livre
En haut à gauche d'Erri De Luca
a été réalisée le 19 octobre 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070441747 - Numéro d'édition : 179816).

Code Sodis : N47214 - ISBN : 9782072425332
Numéro d'édition : 231289.